Document generated on 07/14/2025 6:56 p.m.

Études françaises

Qui serons-nous ?

Georges-André Vachon

Volume 31, Number 2, Fall 1995

Georges-André Vachon

URI: https://id.erudit.org/iderudit/035988ar
DOI: https://doi.org/10.7202/035988ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vachon, G.-A. (1995). Qui serons-nous ? *Études françaises*, *31*(2), 155–164. https://doi.org/10.7202/035988ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Qui serons-nous ?[1]

ANDRÉ VACHON

Il est des peuples qui peuvent se reporter dans leur passé à quelque grande action fondatrice : une révolution, une déclaration d'indépendance, un virage éclatant qui entretient la certitude de leur grandeur. Dans la genèse de la société québécoise, rien de pareil. Seulement une longue résistance.

Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 331.

D'où venons-nous? C'est à cette question que Fernand Dumont tente de répondre dans le grand ouvrage de synthèse qu'il a publié récemment. Mais plus l'exposé progresse et plus clairement se fait jour une autre question : *Où allons-nous*? — l'auteur laissant finalement entendre que le Québec des années 1990 est mûr pour quelque décisive « action fondatrice ». Le tout premier « virage éclatant » d'une longue et bien grise histoire, ce serait pour demain... Mais alors, *qui serons-nous*?

Telle est la question que je me propose d'aborder, en essayant de *lire* ce que l'œil et l'oreille peuvent attraper : au théâtre, à la télévision, à la radio, dans le journal quotidien, entre les lignes de l'essai ou du roman qui vient de paraître. Je suppose en effet que nous ne serons guère différents *après* de ce que nous sommes aujourd'hui. Pour l'essentiel, s'entend. Et l'essentiel, pour une société qui se dit et se veut distincte de toute autre, c'est d'abord sa langue, organe de la pensée, puis moyen d'expression, de dialogue, de cohésion entre ses membres. De ce que nous sommes et serons dans dix ans comme dans dix mois, c'est là certainement le caractère le plus distinctif, certainement aussi le moins illusoire.

1. *Liberté*, vol. 36, nº 2, avril 1994, pp. 113-126.

Qui serons-nous ? Pour un Pierre Vadeboncœur, la question ne semble pas se poser. Le titre de son dernier recueil d'essais l'affirme sans équivoque : il n'y a pour nous d'autre alternative que « gouverner ou disparaître[2] ». Titre choc si l'on veut, mais qui en dit long sur une hantise et sur une fixation peut-être aussi anciennes que le débarquement d'une poignée de Français dans un coin perdu du Nouveau Monde, il y a de cela trois siècles et demi : débarqués, puis lâchés par leur mère patrie. Sur ce point, les analyses de Dumont sont parfaitement convaincantes. Et l'on ne s'étonne pas de lire, peu d'années avant le soulèvement avorté de 1837, ces mots d'Étienne Parent : « Le sort de la Louisiane nous fait trembler », écho répercuté jusqu'à nous de propos inlassablement ruminés dans les cercles patriotiques du temps. Voilà pour la hantise. Et pour la fixation, 1837 le dit en clair, c'est la fixation sur le politique.

Entre l'anéantissement pur et simple et la souveraineté (pure et simple elle aussi ?), il n'y aurait donc rien. Il n'y aurait pas de milieu. C'est pourtant là où nous sommes depuis pas mal d'années, même pas mal de siècles. Le milieu, c'est quelque six millions de *résistants*, comme le dit si justement Dumont. C'est vous, c'est moi, êtres vivants et pensants, donc capables de nous faufiler un à un, entre le tout et le rien, entre un Passé dont la reconstruction demeurera toujours largement fictive, et un Avenir qui, lui, est inconnaissable. Plutôt tenter d'aiguiser notre pouvoir d'attention à *ce qui est.*

Ainsi en leur temps Étienne Parent ou Michel Brunet, le second ayant un jour emprunté au premier, non pas le mot, créé par lui, mais bien l'idée de « louisianisation ». C'était aux environs d'octobre 1970. Et ce n'est pas un hasard — la législation linguistique assouplie, les affiches bilingues ressortent du placard et l'annonce de l'Éclatant Virage se fait soudain plus bruyante — si, de tous les *tubes* québécois, c'est peut-être *Le bon gars* qui a tourné le plus fort ces derniers mois :

Quand j'vas êt' — un bon gars
Pas d'alcool — pas d'tabac
M'as rester — tranquil'
M'as payer — mes bill'
J'm'as apprend' — l'anglâ
M'as l'apprend' — pour de vrâ...

Or c'est là, style et contenu miraculeusement préservés-réinventés par le talent de Richard Desjardins, une complainte

2. *Gouverner ou disparaître*, L'Hexagone, coll. « Typo », 1993.

cajun. Tout y est. Et d'abord l'inoubliable accent de Louisiane et d'Acadie, ses *a* plus graves, ses *i* plus aigus que les nôtres, vestiges d'un parler plus archaïque que celui de la vallée du Saint-Laurent, et clair rappel du tout premier essai, avorté, d'implantation française en Amérique, précurseur de bien d'autres tentatives malheureuses et d'échecs. Avortement, défaite, échec, ces mots reviennent sans cesse sous la plume de Dumont, tout au long d'une réflexion qui aura consisté à affronter avec une rare volonté de désillusion l'évanescente question de nos origines. Ce furent en effet des colonies douteusement viables, que celles de la baie de Fundy et du Saint-Laurent...

J'en étais là dans ma lecture, lorsque apparurent sur l'écran de mon téléviseur Édouard Lock et Louise Lecavalier, le chorégraphe et l'une des danseuses du groupe montréalais LaLaLa Human Steps. C'était au *Cercle de minuit,* émission d'actualités culturelles retransmise sur TV-5 depuis Paris. Lock avait exposé, de la manière la plus précise et articulée, l'orientation actuelle de ses recherches : mouvements « à risque », même dangereux, qui mettent en scène toute la gamme des réussites et des échecs dont le corps est capable, depuis l'envol et la quasi-lévitation jusqu'à la chute la plus brutale — et quelqu'un, parmi la vingtaine d'invités attentifs, envieux, présents sur le plateau, venait de dire : « Ils ne sont *les enfants de personne...* » En effet : comme nous tous, et à plus d'un titre. Lock est d'origine marocaine, a fait ses premières études à Montréal et, toutes ethnies confondues, son groupe est déjà le microcosme du Québec de demain. Mais la réaction d'un très parisien plateau d'invités aux réalisations du groupe montréalais venait d'abord confirmer ce que le livre de Dumont m'avait contraint à admettre : nous ne sommes les enfants de personne, et certes pas de l'ancienne France, celle-là ne nous ayant ni choyés ni même désirés. Entre l'Amérique anglophone ou hispanique et l'Ancien Monde, la continuité est évidente, évidente aussi la volonté concertée de différence ; tandis que, Canadiens d'antan ou Québécois d'aujourd'hui, nous sommes sans plus la conséquence d'une *rupture.* C'est là peut-être le caractère premier de notre identité collective, celui dont tous les autres semblent découler. Nous serions les enfants du hasard... Mais c'est là, il faut le reconnaître, un trait distinctif particulièrement difficile à assumer.

Bâtards nous sommes, et le savons fort bien. Nous nous sentons nous-mêmes (et nous disons) vaguement français, vaguement américains, tantôt l'un et l'autre, tantôt ni l'un ni l'autre. Nous ne savons pas qui nous sommes, et pour cause : nous nous comparons aux autres, lesquels ont un passé fait d'expériences et d'épreuves vécues en commun, et qu'un

regard rétrospectif fait apparaître également beaux, également grands, tout comme le deviennent avec le temps les héros et les mécréants de leur histoire. De légitimité définie dans ces termes-là, nous n'en avons aucune. Nous sommes plutôt en train de naître. Au mieux, nous en serions à l'adolescence. Et ce n'est pas non plus un hasard si les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, œuvre témoin de l'immédiat après-Révolution tranquille, sont une longue analyse de ce moment critique, treize-quatorze ans, où chacun peut décider de devenir adulte, ou bien de ne pas : ou bien reconnaître que je suis désormais sans autre père, mère ou modèle que moi-même, ou bien me laisser enchanter par mon passé, m'y dissoudre — m'y anéantir, et tel sera le sort du fascinant petit Marcel, personnage inlassablement remis en piste par Tremblay, même au risque du rabâchage[3].

Fascinant, oui : comme l'est notre « Bon gars », qui un jour décide de faire quelque chose de sa vie :

Bon ben là — ça va fair'
J'vas descend'— en enfer...

C'est-à-dire qu'il *flaube* sa paie, vend des bouteilles, puis roule son journal, *call* l'orignal — et se retrouve face à la Bête de l'Apocalypse :

M'as trouver — mon nom
Tatoué — sur son front
A va dire — Aââââhhhhh!
V'là enfin — un bon gars !

Comme il est émouvant, ce son en point d'orgue, si purement *cajun*, ce râle, sommet et fin de la chanson... En effet, rien n'est émouvant pour nous comme ce qui mime l'effondrement, la défaite, la naissance ratée, et rien, chez nous, ne passe pour Artistique et Beau comme la régression. Ainsi chez Borduas ces noirs qui assassinent la lumière, la peinture devenant alors une sorte de pèlerinage vers le degré zéro de la couleur — et de la vie. Ainsi chez Claude Gauvreau ces imprononçables paquets de lettres, ces sons bruts, point de fuite de sa poésie et degré zéro de la communication écrite.

Et ainsi, à sa manière, l'excellent Galarneau, qui tient si bien son rang dans la galerie de nos petits grands hommes. Or le titre sous lequel il vient de refaire surface est sidérant : *Le*

3. Voir *Marcel poursuivi par les chiens*, son tout dernier avatar.

Temps des Galarneau[4], comme une réponse à la question : qui serons-nous ? — mais tombant à peu de mois d'intervalle de cet autre titre-programme : *La Vie aux trousses*[5], qui claque comme coup de foudre en plein jour d'aujourd'hui.

Car ils réveillent en nous, ces deux titres, de très précises allusions culturelles : là québécoise-de-souche et on ne peut plus traditionnelle, ici universelle et moderne — le premier annonçant la survie d'une espèce jadis vouée au stand de hot dogs, aujourd'hui à l'emploi d'une agence dont le nom, *Harry Sécurité*, est soigneusement libellé en franglais ; tandis que le second prend le contre-pied d'un titre de Hitchcock, *La Mort aux trousses*, lieu commun d'une culture aujourd'hui planétaire et sentant déjà son vingt et unième siècle.

Ceci pour dire que Godbout et Brochu sont des écrivains d'une rare précision et que rien, dans ce qu'ils donnent à imprimer, ne leur *échappe*, ni le titre ni le moindre de ces « petits faits vrais », dont l'accumulation apparemment erratique est bien dans la manière américaine. Un peu comme chez Hemingway, Roth ou Updike, le récit semble se construire par addition de détails tous plus « inutiles » les uns que les autres, par ajouts effrontément gratuits, dépourvus de la moindre apparence de direction ou de sens. Vieux Galarneau et jeune Sylvain, il leur arrive à tout instant mille choses plutôt qu'une. Comme à vous et à moi. Mille effets sans causes leur tombent dessus, qui trouvent ici plutôt qu'ailleurs leur point d'impact — et de conscience étonnée, et de soudure. Sylvain ou Galarneau, je suis à tout instant l'enfant émerveillé du hasard. Cette évidence, la mettre en scène, à temps et à contretemps réveiller le lecteur, contraindre celui-ci à l'attention : voilà en quoi consiste l'art du romancier d'aujourd'hui et *d'ici*. Car romancier, poète, penseur (voir Dumont), on ne l'est jamais que d'un tout petit coin du monde, fût-on Nietzsche ou Joyce, et d'un infime moment de l'histoire, point de maturité de sa propre vie.

Et l'identité ? la langue dans tout cela ? Elles sont au cœur du *Temps des Galarneau*. Chez Brochu, elles sont au cœur d'un projet d'écriture qui s'est scindé en deux : un roman de l'identité, *La Vie aux trousses*, et un pamphlet rageur, *La Grande Langue*[6], lancé au moment de la proclamation d'une loi linguistique « assouplie » et d'autant inquiétante, d'autant apte à réveiller la plus originelle de nos angoisses. Elle nous rappelle en effet, cette loi, que l'anglais, pour nous langue de l'*autre*, se trouve être la langue franche du monde dans laquelle

4. Jacques Godbout, *Le Temps des Galarneau*, Seuil, 1993.
5. André Brochu, *La Vie aux trousses*, XYZ, 1993.
6. André Brochu, *La Grande Langue*, XYZ, 1993.

la société québécoise devra coûte que coûte se frayer un chemin vers l'âge adulte.

Éloge par antiphrase de cette langue-là, mais où la distance ironique n'est jamais clairement marquée, diatribe qui prend pour objet une fatalité historique, mais exploitant toutes les ressources expressives du dithyrambe, *La Grande Langue* pourrait être lu comme le plus enthousiaste des *Discours de l'universalité de la langue anglaise*, et bien malgré son auteur. Comme si, devant l'énormité du projet, et plus encore de l'Objet, l'écrivain se trouvait peu ou prou menacé de perdre ses moyens. Mais c'est en écrivain que Brochu pousse son entreprise et tente de boucler cet impossible Discours. C'est en connaisseur de la langue — matière obligée des opérations de l'esprit, matériau qui pèse ce que pèse son histoire — qu'il souligne, avec une sorte de désespoir, que le grand mouvement de traduction de la Bible déclenché par la Réforme et dont la version King James devait être le couronnement, fut aussi l'acte de naissance de l'anglais moderne. Poursuivant alors votre lecture entre les lignes de *La Grande Langue*, vous entendrez peut-être ceci : que c'est aussi grâce au contact intime et ininterrompu avec un tel chef-d'œuvre littéraire que l'anglais a pu insensiblement se muer en anglo-américain, aujourd'hui langue véhiculaire d'une économie et d'une culture quasi mondiales ; et que l'Amérique étatsunienne a eu cette chance inouïe d'avoir été, dès l'origine, protestante plutôt que papiste ; et qu'il n'est rien comme un Livre, surtout s'il est à lui seul tout un Monde et toute l'Histoire, pour fonder une identité, pour fondre au creuset d'une seule langue les diversités ethniques les plus disparates. Il peut être alors assez désespérant de songer que nous, catholiques et romains comme nous le fûmes pendant les siècles de notre Genèse, n'aurons jamais eu accès à cet inestimable fonds de la culture d'Occident que par Vulgate latine, Histoire sainte et liturgie interposées. Vous lirez de même, entre ses lignes, telle remarque de Fernand Dumont : « Cette disparité entre Français et Anglais dépend de facteurs complexes : [...] les protestants pratiquent la lecture individuelle de la Bible[7]... » C'est en effet l'indépassable chef-d'œuvre de leur langue et le Livre des livres qu'ils ont eu entre les mains dès les années 1600, les colons anglophones d'outre-frontière.

Désespérer, maudire son sort, se tordre les mains ou trépigner sur place, ce peut être l'affaire du polémiste, du pamphlétaire, du redresseur de torts. Mais on ne redresse pas l'histoire, pas plus qu'on ne pèse, hors de soi, sur la réalité.

7. Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 196.

On ne peut qu'en tenir compte; et c'est à quoi travaille Sylvain, le héros de *La Vie aux trousses.* Sylvain, et non plus André B., auteur talentueux de *La Grande Langue,* texte avant tout politique, à vrai dire texte rien-qu'à-moitié puisqu'il vise quelque chose, là, dehors, et que son auteur, naïf comme le sont généralement les politiques, fait mine d'ignorer qu'il est impossible de changer quoi que ce soit en ce monde, hors le regard porté sur soi. Changer l'histoire peut-être? Ou la vie, que sais-je? Sylvain s'attelle à une tâche autrement ardue: l'illusion n'y a plus de place, tout y est travail, rien que travail et dur travail, puisque travail sur soi, puisque inventaire critique, pièce à pièce, de son histoire, de son monde, de sa vie *à lui.* Aussi bien l'agent de ce travail-là n'est-il plus précisément André B., c'est *un autre,* un tout autre *je* qui est ici en cause. Appelons-le Sylvain ou autre chose, puisque le Monde et l'Histoire se donnent ici en vision si rapprochée que le personnage et son univers auront tôt fait de vous sauter au visage et de s'y coller. C'est à s'y méprendre, direz-vous, et tout soudain : ce Sylvain d'entre les lignes, ma foi c'est moi !

Mais peut-être repousserez-vous le livre. Il est en effet beaucoup plus facile d'entrer dans *Le Temps des Galarneau,* où l'observation consiste d'abord à observer une nette distance par rapport à ce qui est vu, entendu et noté, le roman ayant alors tendance à se faire reportage. Tandis que dans *La Vie aux trousses* tout est dangereusement proche, le contact entre Sylvain et vous est de peau à peau, donc sexué et même très, et peut-être n'aimerez-vous pas. C'est votre affaire. Et tel qui referme le Brochu pour cette raison respire certainement plus à son aise, ouvrant le Godbout. Ici, rien qui sourde d'entre les lignes, point trace de cet *autre* qui vous guette, acharné à débusquer en vous son semblable. Non, ici c'est plutôt la paix, c'est la tranquille observation à distance, et pour vous, lecteur, la promesse d'un état de bonheur prolongé. Alors que chez Brochu, ce sont plutôt des instantanés de bonheur, des concentrés ponctuels de plaisir. Chez l'un et l'autre pourtant, même abondance de couleur locale, de traits, de drôleries typiquement québécoises. Même attention aux surfaces, à la peau des êtres, à ses reflets liés au temps qu'il fait comme à l'humeur du moment, et même ignorance crasse des profondeurs. Pour la conscience de qui nous sommes et serons, quel prodigieux Bond en avant !

Quantité d'observations en effet. Mais l'observation, elle, diffère de l'un à l'autre par la qualité, Godbout faisant volontiers glisser la couleur locale vers le pittoresque, pour ne pas dire le folklorique ou le folklorisant. L'espèce des Sylvain, c'est simple, a la vie aux trousses, elle n'est pas près de s'éteindre ! tandis que celle des Galarneau est sérieusement en train de se

louisianiser. Voyez par exemple ce pittoresque linguistique et culturel dont Godbout fait collection — et dont il a quelque peu tendance à abuser, le français écrit ne parvenant jamais tout à fait, ici, à intégrer, à assimiler et finalement à *s'approprier* ce que la manière d'être et de parler des Québécois a de singulier. C'est l'inconfort même d'une société dont l'identité culturelle fut toujours en sursis, se reflétant dans l'écriture, la criblant de traits fortement régionaux, et donnant au récit une très reconnaissable coloration politique. *Le Temps des Galarneau,* c'est le roman qui n'a pas nettement décollé du terreau natal, et son auteur, comme au temps des *Jean Rivard* et des *Charles Guérin,* porte malgré lui sur ses épaules le sort de tout un peuple. Alors que Brochu tente avant tout de les fondre, ces observations justes, au foyer d'une quête toute personnelle de l'identité. Mais pour l'un et l'autre, écrire c'est véritablement

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Ce vers du *Tombeau d'Edgar Poe,* inoubliable portrait de l'écrivain en artisan raffineur de la langue, ils en feraient volontiers leur devise.

Les mots à vous transmis, vous les recevez en effet chargés de sens. Mais par qui donc chargés, et de ces sens-là? sinon par la Famille et la Patrie, lesquelles, depuis que le monde est monde, s'entendent pour accréditer auprès de vous l'idée d'un Père fondateur de l'Espèce et des espèces, Auteur de toute chose et de son nom, un nom propre, qui dise l'exacte place qu'elle occupe dans l'Ordre par Lui conçu et arrêté, par Lui voué à se reproduire dans les siècles des siècles.

Sylvain, donc, méthodiquement reprend ces noms, ces mots qui sont autant de catégories mentales; il les reprend aux menus propos de son adorée mère, de l'auteur de ses jours, de leurs enfants — et de leurs pareils, car ils sont *tout pareils* de l'autre côté de la clôture mitoyenne ou de la rue, ou de la rivière, exactement comme ils le sont dans le Dublin de Joyce, La Vienne de Thomas Bernhard, les petites villes du Midwest ou du Sud si parfaitement recréées par un Vonnegut, un Updike, une Flannery O'Connor. Et point n'est besoin pour cela d'importer en telle abondance les traits simplement pittoresques, qui alors, comme par un effet de touche divisée, composeraient un tableau très fragmenté du petit coin du monde où on les a cueillis — image de quelque chose qui s'en va par éclisses et morceaux, tableau d'une société qui lentement mais sûrement se désagrège.

Tel est bien le monde, très fin de siècle, des Galarneau de ce temps, et leur témoignage nous est d'autant plus précieux. Ce qu'elle dit et répète, cette insigne tribu, c'est quelque chose comme : « Nous autres civilisations et cultures, nous savons que nous sommes mortelles. » Sylvain, lui, affirmerait plutôt le contraire. Il est diablement vivant, semble assez disposé à prendre à revers la réflexion de Valéry, et sa méditation ininterrompue, sur le sort d'un jeune homme qui fait corps avec son milieu, et cherche à s'en déprendre, aura peut-être sur vous un effet d'entraînement. Vous vous demanderez par exemple si toute culture — et la française, l'américaine tout comme la québécoise — n'est pas finalement tribale et si, à ce titre, elle ne constitue pas un danger mortel pour la personne. La culture peut être une empêcheuse de penser et de vivre autrement qu'en rond, autrement qu'avec et comme tout le monde. Tel est bien le panorama social que composent les courts chapitres du *Temps des Galarneau* — moins le dernier, qui réserve au lecteur un changement inattendu de perspective.

N'allons pas croire que Godbout a pu écrire avec facilité un tel livre. Au contraire, on y perçoit l'effort constant de rassembler et faire tenir ensemble des matériaux disparates. Le lecteur québécois aura la surprise d'entendre Galarneau dire de lui-même, dès la première page : « Je m'imaginais avoir *l'air tarte* » et immédiatement ensuite : « C'était l'époque où la frontière entre le français et l'anglais se perdait souvent dans la brume », remarque qui introduit un quasi savant exposé de la dégradation de *Harry's Security* en *Harry Sécurité*, spécimen de calque linguistique que la très grande majorité des Québécois a depuis longtemps cessé de reconnaître pour tel. C'est le roman tout entier qu'il faudrait proposer comme sujet de travaux pratiques de français aux étudiants de nos écoles et de nos universités. Ils y apprendraient à distinguer ce qui, dans toutes les sociétés du monde, s'appelle des « niveaux de langue » et qui, dans le québécois écrit aussi bien que parlé, se trouve aujourd'hui dans un état de totale confusion. Confusion qui résulte beaucoup moins de la porosité de la frontière entre le français et l'anglais que de l'abîme historique qui nous sépare de la France. C'est cet invraisemblable mixte : la langue et la culture québécoises d'aujourd'hui, que Godbout met en scène — et que les Galarneau de ce temps chercheront, finalement, à dépasser. Plutôt que terminer leurs jours « en Galarnos, la bedaine au soleil » sur quelque plage mexicaine, ils se voient déjà en « Galarnautes », et pour cela complotent de jouer Kourou-en-Guyane contre Cap Carnaveral, la rampe de lancement française contre l'américaine. Ils seraient alors « les premiers Québécois [...] à mettre

le cap sur une terre inconnue. Celle où nous sommes nés, il faut bien l'avouer, ne nous appartient déjà plus. *Stie.* » Juron adressé au ciel de l'une des dernières terres franco-françaises d'Amérique, le dernier mot du *Temps des Galarneau* n'est pas tellement différent de l'espèce d'oraison jaculatoire qui clôt *La Vie aux trousses* : « célébration érotico-spirituelle [...] de sujétion vénérante au Grand Principe Crucifixibarométral, point ! Ah ! » Cette explosion de colère et ce cri de jouissance sont également attentatoires aux us de la tribu. Ils mettent fin au roman, et du même souffle inaugurent une époque nouvelle. Il sont le premier mot d'une autre histoire, et comme la pierre d'angle, la pierre vive d'une société *à inventer.*

Le dernier mot de l'écrivain d'ici, aujourd'hui, c'est en effet pour dire qu'il a repris son souffle tout seul — et le suive qui voudra ! Car c'est bien de cela qu'il s'agit : vivre, et non plus survivre. Or cela, dit-il, il faut le *vouloir.* Fameuse question que celle d'une identité *à faire* — et non passivement reçue, comme dans les sociétés plus ou moins avancées en âge, auxquelles nous ne cessons de nous comparer. Passionnante aventure, clame-t-il, que celle d'une identité qui n'est pas derrière nous, mais *devant.*

Quelle différence entre cet appel, et le râle d'entre les dents du « bon gars » ! La différence est en effet radicale, entre une culture qui lentement se louisianise, et une culture à l'état naissant ; entre une langue qui n'a plus guère envie de *résister,* s'enchante de son tribalisme, s'embourgeoise, et une langue musclée, nerveuse, bien en chair, chargée de tous les désirs, qui ne craint pas la panne sèche ou le soudain lâchage de son volant de direction, bien au contraire : elle file à toute allure vers demain.